

Portfolio Formation IFC Lecture

« Je hais les oisifs qui lisent » (Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

I. Un autre regard sur la difficulté de lire

1) Lire, c'est « bien » ? La valorisation de la lecture risque d'en réduire la puissance critique

« La littérature n'est pas innocente, et, coupable, elle devait à la fin s'avouer telle. L'action seule à ses droits. La littérature, [...], c'est l'enfance enfin retrouvée. Mais l'enfance qui gouvernerait aurait-elle une vérité ? Devant la nécessité de l'*action*, s'impose l'honnêteté de Kafka, qui ne s'accordait aucun droit. [...] A la fin la littérature se devait de plaider coupable. » (G. Bataille, *La littérature et le mal*, p. 10)

« La littérature ne peut assumer la tâche d'ordonner la nécessité collective. Il ne lui convient pas de conclure : « ce que j'ai dit nous engage au respect fondamental des lois de la cité » ; ou, comme le christianisme le fait : « ce que j'ai dit (la tragédie de l'Evangile) nous engage dans la voie du Bien » (c'est-à-dire, en fait, de la raison). La littérature est même, comme la transgression de la loi morale, un danger. [...] [E]lle est irresponsable. Rien ne repose sur elle. Elle peut tout dire. » (G. Bataille, *La littérature et le mal*, p. 20)

« [L]'idée de brûler Kafka – fût-elle une provocation – était logique [...]. Ces flammes imaginaires aident même à bien comprendre ces livres : ce sont des livres pour le feu, des objets auxquels il manque à la vérité d'être en feu, ils sont là mais *pour disparaître* ; déjà, comme s'ils étaient anéantis. [...] [L]'œuvre de Kafka témoigne, en son ensemble, d'une attitude tout à fait infantine. [...] Au crime de lire succéda, quand il eut l'âge d'homme, le crime d'écrire. [...] Son père signifiait le primat d'un but se subordonnant la vie présente, auquel la plupart des adultes se tiennent. *Puérilement*, Kafka vivait, comme chaque écrivain authentique, sous le primat opposé du désir actuel. » (G. Bataille, *La littérature et le mal*, p. 109-13)

« On ne fera jamais comprendre à un garçon qui, le soir, est au beau milieu de d'une histoire captivante, on ne lui fera jamais comprendre par une démonstration limitée à lui-même qu'il lui faut interrompre sa lecture et s'aller coucher. [...] [L]a condamnation qu'avait subie ma lecture exagérée, par mes propres moyens je l'étendais [...] » (Kafka, « Esquisse d'une autobiographie », *Journal*, p. 235 sq., cité par G. Bataille p. 112)

2) L'éducation à un rapport critique à la culture devrait cultiver la difficulté de lire

« Il n'existe aucun document de culture qui ne soit en même temps un document de barbarie » (W. Benjamin, « Edward Fuchs, Le collectionneur et l'historien », *Œuvres III*, p. 186)

« [A] ce jour, langage et image ne sont plus ce qu'ils promettaient d'être pour les penseurs des Lumières – des medias parfaits, transparents, au travers desquels la réalité s'offrirait à l'entendement. Pour la critique moderne, langage et image sont devenus des énigmes, des problèmes à résoudre, des prisons détenant la compréhension hors du monde, [...] au lieu de fournir une fenêtre transparente sur le monde » (W. T. J. Mitchell, *Iconologie*, p. 34-35)

« Chacun de nous a fait l'expérience de ces moments où nous voudrions lire mais où nous échouons à le faire, où nous nous obstinons à feuilleter les pages d'un livre, mais où il nous tombe littéralement des mains. Dans les traités sur la vie monastique, c'était là en fait le risque par excellence auquel un moine pouvait succomber : l'acédie, le démon méridien, la tentation plus terrible qui menace les *homines religiosi* se manifeste surtout dans l'impossibilité de lire. Voici la description qu'en donne Saint Nil : « Quand le moine acédieux essaie de lire, il s'interrompt inquiet, et une minute plus tard, il s'enfonce dans le sommeil ; il se frotte le visage avec les mains, il étend ses doigts et continue à lire quelques lignes, il répète en bredouillant la fin de toute parole qu'il lit ; et entre-temps il se remplit la tête avec des calculs paresseux, il compte le nombre des pages qui lui restent à lire et les feuilles des cahiers, il se met à détester les lettres et les belles miniatures qu'il a sous les yeux jusqu'au moment où, pour finir, il referme le livre et l'utilise comme un coussin pour y poser sa tête, sombrant enfin dans un sommeil bref et profond. » La santé de l'âme coïncide ici avec la lisibilité du livre (qui est aussi pour le Moyen-Âge la lisibilité du monde), le pêché avec l'impossibilité de lire, avec le devenir illisible du monde. Simone Weil parlait, en ce sens, d'une lecture du monde, et d'une non-lecture, d'une opacité qui résiste à toute interprétation et à toute herméneutique. Je voudrais attirer l'attention sur nos moments de non-lecture et d'opacité, quand le livre du monde nous tombe des mains, parce que l'impossibilité de lire nous concerne alors tout autant que la lecture et se trouve être aussi instructive et peut-être plus que cette dernière. » (G. Agamben, *Le feu du récit*, p. 121-123)

Lectures barbares : manières de ne pas lire, lecture pragmatique, lecture d'enfance

« [I]ntroduire une conception nouvelle, positive, de la barbarie. Car à quoi sa pauvreté en expérience amène-t-elle le barbare ? Elle l'amène à recommencer au début, à reprendre à zéro, à se débrouiller avec peu, à construire avec presque rien, sans tourner la tête de droite ni de gauche. Parmi les grands créateurs, il y a toujours eu de ces esprits impitoyables, qui commençaient par faire table rase. Il leur fallait en effet une planche à dessin, ils étaient des constructeurs. [...] Ils se caractérisent à la fois par un manque total d'illusions sur leur époque et par une adhésion sans réserve à celle-ci. [...] [I]ls repoussent l'image traditionnelle, noble, solennelle, d'un homme paré de toutes les offrandes sacrificatoires du passé, pour se tourner vers leur contemporain qui, dépouillé de ces oripeaux, crie comme un nouveau-né dans les langes sales de cette époque. [...] Ils ne sont du reste pas toujours ignorants ou inexpérimentés. On peut souvent dire le contraire : ils ont « ingurgité » tout cela, la « culture », et l' « homme », ils en sont dégoûtés et fatigués. [D]ans leurs bâtiments, leurs tableaux et leurs récits, l'humanité s'apprête à survivre, s'il le faut, à la civilisation. Et surtout, elle le fait en riant. Ce rire peut parfois sembler barbare. Admettons. Il n'empêche que l'individu peut de temps à autre donner un peu d'humanité à cette masse qui la lui rendra un jour avec usure. » (W. Benjamin, « Expérience et pauvreté », *Oeuvres III*, 366-72)

De la fausse alternative lecture/non lecture au continuum des manières de ne pas lire

« Je ne lis jamais un livre dont je dois écrire la critique ; on se laisse tellement influencer. » (Oscar Wilde)

« [P]as étonnant que si peu de textes vantent les mérites de la non-lecture. C'est que celle-ci se heurte à toute une série de contraintes intériorisées [...]. Trois au moins sont déterminantes. [...] [L]'obligation de lire [...], l'obligation de tout lire [...], [l]e postulat implicite de notre culture [...] qu'il est nécessaire d'avoir lu un livre pour en parler avec un peu de précision. Or, d'après mon

expérience, il est tout à fait possible de tenir une conversation passionnante à propos d'un livre que l'on n'a pas lu, y compris, et peut-être surtout, avec quelqu'un qui ne l'a pas lu non plus. Plus encore, [...] il est même parfois souhaitable, pour parler avec justesse d'un livre, de ne pas l'avoir lu en entier, voire de ne pas l'avoir ouvert du tout. [...] Réfléchir sur les livres non lus et les discours qu'ils font naître est d'autant plus difficile que la notion de non-lecture n'est pas claire [...]. Cette notion implique en effet d'être en mesure d'établir une séparation nette entre lire et ne pas lire, alors que de nombreuses formes de rencontre avec les textes se situent en réalité dans un entre-deux. Entre un livre lu avec attention, et un livre que l'on n'a jamais eu entre les mains et dont on n'a même jamais entendu parler, de multiples degrés existent qu'il convient d'examiner avec soin [les l. Il importe ainsi de porter intérêt, pour les livres prétendument lus, à ce que l'on entend exactement par lecture, celle-ci pouvant en fait renvoyer à des pratiques très différentes. A l'inverse, de nombreux livres apparemment non lus ne sont pas sans exercer des effets sensibles sur nous, par les échos qui nous en parviennent. » (P. Bayard, *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus*, p. 14-16)

« [L]es grands types de non-lecture [...] ne se réduisent donc pas au simple fait de garder le livre fermé. Les livres que l'on a parcourus, ceux dont on a entendu parler, ceux que l'on a oubliés, relèvent eux aussi, à des degrés divers, de cette catégorie très riche de la non-lecture. [...] Fidèle à la thèse générale de cet essai, qui veut que la notion de livre lu soit ambiguë, j'indiquerai dorénavant en note sous forme abrégée, pour tous les livres que je cite ou que je commente, le degré de connaissance que j'en ai personnellement. [...] [N]ous parlons souvent des livres que nous connaissons mal, et c'est tenter de rompre avec une représentation fautive de la lecture que de préciser à chaque fois ce que nous en savons. Cette première série d'indications sera complétée par une seconde visant à exprimer l'avis que je porte sur les livres cités, qu'ils me soient ou non passés entre les mains. Il n'y a en effet aucune raison, dès lors que je soutiens l'idée que l'appréciation d'un livre n'implique pas sa lecture préalable, pour que je m'interdise de donner mon opinion sur ceux qui traversent le mien, même si je les connais mal ou n'en ai jamais entendu parler. Ce nouveau système de notations – dont j'espère qu'il sera un jour adopté largement – vise à rappeler en permanence que notre relation aux livres n'est pas ce processus continu et homogène dont certains critiques nous donnent l'illusion, ni le lieu d'une connaissance transparente de nous-mêmes, mais un espace obscur hanté de bribes de souvenirs, et dont la valeur, y compris créatrice, tient aux fantômes imprécis qui y circulent. » (P. Bayard, *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus*, p. 16-18)

Lecture pragmatique : le sens, c'est l'usage

« Arrêter une fois pour toutes le sens des mots, voilà ce que veut la Terreur » (J.-F. Lyotard, *Rudiments païens*)

« Mais je suis frappé de ceci : ceux qui trouvent surtout que ce livre est difficile, ce sont ceux qui ont le plus de culture [...]. Ils disent : qu'est-ce que c'est, [...] qu'est-ce que ça veut dire [...] ? Au contraire, ceux qui savent peu de choses [...] ont moins de problèmes et laissent tomber sans souci ce qu'ils ne comprennent pas. [...] C'est qu'il y a deux manières de lire un livre : ou bien on le considère comme une boîte qui renvoie à un dedans [...]. Et l'on commentera, l'on interprétera, on demandera des explications, on écrira le livre du livre, à l'infini. Ou bien l'autre manière : on considère un livre comme une petite machine a-signifiante ; le seul problème est : « est-ce que ça fonctionne, et comment ça fonctionne ? » Comment ça fonctionne pour vous ? Si ça ne fonctionne pas, si rien ne passe, prenez donc un autre livre. Cette autre lecture, c'est une

lecture en intensité : quelque chose passe ou ne passe pas. Il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre, rien à interpréter. C'est du type branchement électrique. [...] Cette autre manière de lire s'oppose à la précédente, parce qu'elle rapporte immédiatement un livre au Dehors. Un livre, c'est un petit rouage dans une machinerie beaucoup plus complexe extérieure. » (G. Deleuze, *Pourparlers*, p. 16-17)

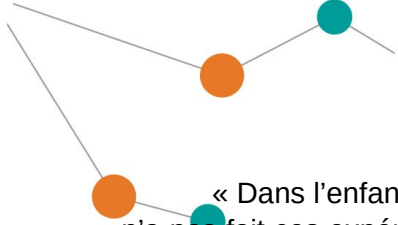
« Ils ne seraient pas mes lecteurs, mais les propre lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre, grâce auquel je leur fournissais le moyen de lire en eux-mêmes. De sorte que je ne leur demanderais pas de me louer ou de me dénigrer, mais seulement de me dire si c'est bien cela, si les mots qu'ils lisent en eux-mêmes sont bien ceux que j'ai écrits (les divergences possibles à cet égard ne devant pas, du reste, provenir toujours de ce que je me serais trompé, mais quelquefois de ce que les yeux du lecteur ne seraient pas de ceux à qui mon livre conviendrait pour bien lire en soi-même). » (M. Proust, *Le Temps retrouvé*)

« L'auteur (...) a (...) à laisser la plus grande liberté au lecteur en lui disant : Regardez vous-même si vous voyez mieux avec ce verre-ci, avec celui-là, avec cet autre. » (M. Proust, *Le Temps retrouvé*)

Comment les enfants peuvent apprendre à lire aux adultes

« Dévorer les livres. Curieuse métaphore. Elle donne à penser. En effet, aucun monde de formes n'est, dans la consommation, à ce point emporté, dissous et anéanti que la prose narrative. Peut-être lecture et dévoration se laissent-elles réellement comparer. Avant tout, on doit toujours garder à l'esprit, en l'occurrence, pourquoi le besoin de nous alimenter et l'acte de manger n'ont pas de causes strictement identiques. La vieille théorie de l'alimentation est fort instructive parce qu'elle part de l'acte de manger. Elle disait : nous nous alimentons en incorporant les esprits des choses mangées. Or certes nous ne nous alimentons pas par là, mais nous mangeons toutefois en vue d'une incorporation qui représente plus qu'un besoin lié à une nécessité vitale. C'est pour un tel type d'incorporation que nous lisons également. Non pas donc afin d'élargir notre expérience, notre trésor mémoriel et existentiel. [...] Les choses ne sont pas si simples. Nous ne lisons pas pour augmenter nos expériences, mais pour nous augmenter nous-mêmes. Les enfants, eux tout particulièrement et tout le temps, lisent ainsi : en incorporant, mais non en s'identifiant. Leur lecture est dans un rapport très intime bien moins avec leur culture et leur connaissance du monde qu'avec leur croissance et leur puissance. Ils entreprennent donc alors quelque chose qui n'est pas moins grand que tout le génie investi dans les livres. » (W. Benjamin, « La littérature enfantine », *Enfance* p. 135-6)

« Ce n'est peut-être que dans l'enfance que les livres ont une influence profonde sur nos vies. Plus tard dans la vie, [...] nous pouvons être amenés à modifier un point de vue que nous avons déjà, mais il est encore plus probable que ns trouvions ds les livres la confirmation de ce que nous avons déjà en tête [...]. Mais ds l'enfance tous les livres sont des livres de divination, qui nous parlent du futur et, comme le diseur de bonne aventure qui voit dans les cartes un voyage ou une noyade, ils influencent ce futur. Il me semble que c'est pourquoi les livres nous excitent tant. » (Gr. Greene, *The Lost Childhood*)



« Dans l'enfance, le désir de lire a pour objet les expériences non encore réalisées. L'enfant n'a pas fait ces expériences, et d'ailleurs, il n'est pas prêt. Il désire les faire et, pour cette raison, il désire en savoir quelque chose. Ce que l'enfant devine en lisant, c'est ce dont il pourrait être capable. L'enfance est un appétit d'éventualités. [...] Du même coup, la description par Greene de la lecture chez l'adulte met l'accent sur son aspiration à rester le même. Greene ajoute que, « comme dans une histoire d'amour, ce sont nos propres traits que nous voyons avantageusement reflétés ». Comme les gens qui viennent en psychothérapie pour changer en restant les mêmes, le lecteur adulte travaille intensément à ce que le futur soit comme le passé. L'enfant est un voyageur (c'est aussi le cas de Greene), tandis que l'adulte est arrivé à destination [...]. L'enfant souhaite être rassuré : l'avenir sera l'animation même. L'adulte souhaite être assuré du contraire. Le désir de l'enfant est de se dégager de l'enfance, le désir de l'adulte, de se dégager du souhait de changer. » (A. Phillips, *La meilleure des vies*, p. 135-6).